

# Sur la Mort d'Emile Vandervelde

## [POÈME EN PROSE]

Au commencement était l'Action.

De leur misère résignée, de leur torpeur et de leur nuit, les esclaves étaient sortis.

A Gand, pays des communiers farouches,

Dans ces villes dolentes où le ronron des machines à tisser, le claquement des sabots sur le pavé boueux, alterne avec le murmure de la prière ;

Au pays noir où les cris de fureur montaient, où crépitaient la fusillade parmi le fracas des marteaux et l'ahan des houillères ;

Dans les impasses empuanties du vieux Bruxelles, près de l'église sombre où Breughel a sa tombe ;

Partout, les pauvres gens, les exploités, les humiliés levaient la tête.

Que voulaient-ils, que clamiaient-ils en leurs révoltes spasmodiques ?

Du travail et du pain : c'est cela qu'ils voulaient.

Il leur fallait bien plus encore. Ils aspiraient à la Justice.

Hommes, ils voulaient être traités en hommes, égaux en droit aux censitaires.

Ils se dressaient contre un régime qui offensait en eux la créature de Dieu.

Ils se dressaient : on les matait.

On ricanaient de leurs querelles, de leurs colères impuissantes.

Les foules déchaînées se hérissaient de drapeaux noirs ; à la lueur des incendies.

Il vint alors, ce jeune fils du magistrat, ce grand seigneur, ce prince de l'intelligence.

Il vint et il parla.

La lumière se fit dans les frustes cerveaux.

L'ordre succéda au chaos.

Le verbe clair cristallisait la doctrine des temps nouveaux.

Sa voix, tout d'abord assourdie, sonnait soudain comme un clairon.

Le geste était impérieux.

La main fine traçait dans l'air des paraboles et, tout à coup, pointait sur l'adversaire ou sur la vérité rebelle.

Ainsi l'oiseau de proie décrivait dans le ciel bleu des cercles qui vont se resserrant sans cesse.

Le jeune chef parlait.

On voyait le discours s'ordonner ainsi qu'une sonate de Mozart ou la plus noble architecture.

Les vieux roués des assemblées écoutaient subjugués.

Dans les vastes salles enfumées où, sous un brouillard bleu, se pressent les visages crispés, la voix ensorcelante ouvrait soudain aux foules, les portes du grand rêve.

Il fut hardi et sage. Il a beaucoup peiné. Il a beaucoup lutte.

Mais, toujours, il a su, entre les durs combats, lire les lois obscures et le pourquoi des choses, comprendre ce qui fut et penser le présent, l'Histoire qui se fait, ce qui sera peut-être.

Il était courageux, fidèle à l'Idéal.

Sa vie fut toute droite, sans une défaillance.

Nous l'avons vu vieillir.

Comme Beethoven qu'il aimait, on le vit emmuré dans sa pensée, isolé du monde bruyant.

Mais il luttait toujours.

Dans son corps délabré, quelle énergie vivait, quelle pensée lucide, quelle grandeur stolque !

Les déceptions, les amertumes et les défaites il les chassait, les refoulait, gardant l'espérance quand même, ranimant la flamme tremblante.

Il mourut sur la brèche et comme foudroyé.

On l'a vu sur le lit parsemé d'œillets rouges.

Le front serein, immense et lumineux.

Mais la bouche était volontaire.

Nous l'avons transporté, un matin qu'il neigeait, au cœur du vieux quartier des jours de lutte, dans la maison des prolétaires, dans sa maison à lui, qui tant de fois vibra aux accents de sa voix.

Autour du catafalque rouge et noir, des mineurs, que coiffait le casque en cuir bouilli, des pêcheurs en suroît, des jeunes gens au regard clair, montèrent la garde sacrée.

Et tout un jour durant, la foule défila.

Le fleuve sans arrêt, coula : femmes en châle qui se signaient comme à l'église, volontaires rentrés d'Espagne qui saluaient le poing fermé, vieux professeurs qui, lentement, longuement s'inclinaient.

Et le rude plébéien qui tout à coup, sanglotait comme un enfant et le petit juif des faubourgs dont les yeux brillent, fiévreux, dans un visage pâle.

Nous l'avons enterré à la lueur des torches.

« Adieu, mon frère », avaient chanté des voix suaves.

Le vieux Patron s'en est allé.

Dans notre cœur, à jamais il vivra...

Louis PIERARD.